



RÉCLAME D'AUJOURD'HUI

par Pierre LALO.

« Rien de si difficile, disait Degas, que de voir la taille de ses contemporains ». Cet homme admirable, qui fut grand esprit autant que grand peintre, avait raison quant à son temps, et plus encore quant au nôtre. On est trop proche de ses contemporains, artistes ou gens de lettres, pour mesurer aisément leur stature ; on vit au milieu d'eux, serré dans leur foule, entraîné dans leur tourbillon, attiré par l'un ou par l'autre, selon la rencontre et l'occasion : comment, de si près, discerner les fronts les plus hauts ? C'est le recul qui fait apparaître les inégalités, et qui révèle les ordres de grandeur. Connaissiez-vous, dans l'antique Narbonne, la place où se dressent les édifices les plus superbes de la cité, la cathédrale de Saint-Just, l'hôtel de Ville et l'archevêché, surmontés de tours comme des forteresses ? Regardez-les de ce lieu étroit, et du pied de leurs murs : leur élévation à tous, et leur orgueil, semblent pareils. Mais, à la fin du jour, de la campagne lointaine, revenez vers la ville enveloppée de brume : la cathédrale souveraine surgit seule dans le ciel, dominant sur les nuées où les autres monuments demeurent plongés et confondus.

Recul dans l'espace pour la matière, pour l'esprit recule dans le temps. Mais celui-ci nous est inaccessible : il faut bien tâcher d'y suppléer par quelque effort de la pensée, tâcher de se créer un peu de retraite et d'éloignement, de trouver en soi-même le sens des proportions et des valeurs, de faire la différence de ce qui est grand à ce qui l'est moins ou à ce qui ne l'est pas, tâcher enfin de voir « la taille de ses contemporains ». Jamais cette clairvoyance n'a été à la fois plus utile et plus malaisée qu'aujourd'hui ; il n'y a jamais eu dans l'art tant de mélange, de tumulte et de désordre, ni tant d'ignorance et de présomption réunies, jamais non plus une telle hâte « d'arriver », et par des moyens si étrangers à l'art lui-même. Ces curieuses mœurs sont apparues voilà dix ans. La guerre sans doute en a été la cause ; l'appétit de jouissance immédiate qui a succédé à la terrible épreuve ; l'importance soudainement acquise par la question d'argent, par le besoin de la réussite matérielle et la nécessité de la prompte fortune ; enfin, si l'on peut ainsi parler, la commercialisation de toutes choses, en France et dans l'univers entier. On veut réussir, et vite, et sans attendre. Alors on fait ce qu'il faut pour cela, ou du moins ce que l'on croit qu'il faut. Chacun dans la foule se presse, se pousse, se hausse, saute pour s'élever au-dessus des têtes, crie pour se faire entendre au-dessus des voix. Il n'est ni plat personnage qui ne prétende monter aux nues. Il n'est

si mince poulet qui ne se dresse sur ses petits ergots, qui ne sautille de toutes les forces de ses petites pattes, en agitant éperdument ses petites ailes sans plumes, et clamant de son petit gosier : « Je suis un aigle ! C'est moi l'aigle, l'aigle des aigles, l'aigle ! » Même on en voit qui se mettent en troupe pour vociférer : « Nous sommes des aigles ! » Mais les aigles n'ont pas coutume d'aller par troupes (1).

Ils ne se contentent pas de glorifier leur propre génie ; ce serait trop peu pour étonner, étourdir et entraîner la foule. Ils ont formé, avec leurs amis, leurs partisans, leurs critiques, leurs éditeurs, une vaste organisation de réclame, dont on ne peut s'empêcher d'être émerveillé : l'art de la réclame est assurément, de tous les arts de notre temps, le seul qui brille d'un si vif éclat. Ce que je dis là ne s'applique d'ailleurs pas uniquement à la musique, mais aussi bien aux lettres et à la peinture. Le mécanisme de cette organisation est simple, comme il convient aux grandes choses. D'abord, la plupart des artistes et des écrivains sont en même temps critiques : ce qui leur permet, en toute circonstance utile, quand ils ne se louent pas eux-mêmes, soit de louer leurs camarades d'équipe, soit de maltraiter quiconque n'est pas de leur bande, ou du moins ne lui est pas allié. Ceux qui ne font point métier d'être critiques le deviennent à l'occasion. Les uns, lorsqu'ils mettent au jour le plus insignifiant ouvrage, ne laissent à personne le soin d'informer l'univers que l'on n'a encore rien fait de si neuf ni de si prodigieux, et que l'art en sera infailliblement bouleversé. Les autres poussent à la perfection l'échange de la casse et du séné : qui ne connaît ce journal où chaque semaine on voit quelque auteur célébrer éperdument la plus récente production de l'un de ses confrères, et celui-ci lui rendre la pareille la semaine suivante ? C'est un jeu régulier et balancé, comme les grâces ou le volant.

Viennent ensuite les amis. Il est inévitable qu'après de tout artiste, qui se proclame un génie, se rencontrent quelques naïfs pour l'admirer. Ces naïfs sont d'un excellent emploi : quoi de plus utile, pour une propagande, que l'enthousiasme sincère ? Ils se répandent par le monde, annonçant la nouvelle foi, et dans le désordre où sont aujourd'hui les esprits, trou-

(1) Il se peut que l'un ou l'autre d'entre eux soit de plus haut vol. Mais s'il veut qu'on le voie, il faut que d'abord il quitte son troupeau.

vent plus d'auditeurs complaisants qu'ils n'en auraient trouvé jadis... Il y a aussi les partisans. Ceux-là s'avisent qu'il peut être avantageux, pour soutenir leur réputation ou se composer une attitude, de prôner tels auteurs ou telles formes d'art à la dernière mode : ils décident, tranchent, professent ; ils intimident ou éblouissent les snobs ahuris... Il y a les critiques non compositeurs et les théoriciens. Ils forment une troupe unie, serrée, installée aux meilleurs postes, et parfaitement d'accord pour vanter ou condamner les mêmes œuvres et les mêmes hommes. Car leur entreprise est double. D'une part, discréditer, diffamer, ruiner, auprès des gens crédules, tout ce qui, dans la musique de tous les temps, avait passé pour beau, pour grand et noble, depuis les chefs-d'œuvre classiques jusqu'aux ouvrages contemporains ; faire place nette et table rase, afin de pouvoir proclamer que rien n'a existé avant le temps actuel, et que la musique date du jour où leurs compagnons d'escouade ont commencé d'écrire. Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. De cette sorte de proscription, les exemples sont sans nombre ; il suffira d'en citer deux : Beethoven dans le passé, et M. d'Indy dans le présent. Contre Beethoven, l'entreprise de démolition n'a qu'à moitié réussi ; contre M. d'Indy, elle a obtenu un succès entier. Bien n'est plus curieux que la sorte d'« exclusive » dont l'auteur de *Fervaal* a été frappé, et qui lui ferme les sociétés musicales terrorisées : on ne risque cependant rien à avancer qu'il subsiste plus de musique dans la seule *Symphonie cénovole* ou le seul *Jour d'été à la montagne* qu'on n'en trouverait dans les œuvres complètes de tous les compositeurs des plus récentes équipes. Je reviendrai quelque jour sur cette singulière aventure... Enfin, il y a les éditeurs, qui ont mis des enjeux considérables sur tel poulain, ou sur tel groupe de poulains, et qui usent, pour recouvrer leur mise, des plus bruyants moyens de publicité. Rien de si naturel : c'est leur affaire, et c'est une affaire.

* *

De tout cela résulte un concert, ou un tintamarre, des trompettes de la renommée, qui est certes le plus assourdissant que l'on ait jamais entendu. Jamais on n'a fait une telle consommation d'éloges massifs et d'épithètes accablantes. De malheureux petits écrivains et compositeurs, si quelconques, que lorsqu'on les lit ou les entend, ils paraissent indiscernables entre eux, de malheureuses petites productions, si pauvres et si banales, que nul n'en gardera demain le souvenir, sont annoncés, célébrés, chantés en des termes qui exigeraient quelques restrictions, s'ils étaient employés pour la *Divine Comédie* et pour Dante, pour Bach et pour la *Passion*. Un honnête musicien de quatrième ordre, dont vous cherchiez en vain le nom, a été qualifié, il n'y a pas quinze jours, d'« illustre compositeur » dans tous les journaux de Paris. Des jouvenceaux, qui en sont à leurs essais, sont couramment traités de « maîtres » et de « génies ». Et l'on a vu un éditeur, dans une réclame publiée à la première page des gazettes, donner sa parole que le dernier navet de l'un de ses auteurs était un chef-d'œuvre. Cet éditeur-là sortait décidément de son rôle, et sa parole n'était pas recevable. Il avait oublié une juste maxime de nos pères, maxime qui disait : « La livrée ne se bat pas ».

Ce qui peut-être est le plus surprenant, dans ce débordement d'éloges nauséabonds, c'est que les artistes à qui ils sont infligés, n'aient pas assez de respect pour eux-mêmes, de dignité et de fierté, pour en être écoeurés. C'est un étrange progrès de ce temps. Des hommes qui ont choisi une carrière, ou j'imagine que nul d'entre eux ne voit un simple métier ni un pur commerce, se laissent appliquer sans scrupule, ou perfectionnent eux-mêmes, avec une ingénieuse habileté, des procédés qu'on regarderait comme indignes des comices les moins relevés. Un marchand honorable aurait honte de placarder sur les vitrines de sa boutique des écrivains rédigés dans le même langage qu'on emploie tous les jours pour des hommes de lettres ou des musiciens. Nous comptons sur quelque réserve et quelque décence de la part de notre chapelier et de notre bottier. Mais aucun artifice

qui puisse mener à la notoriété et à la fortune ne paraît trop abject pour un artiste.

* *

Je sais bien que ce méprisable fracas ne produit rien qui puisse durer, et je ne crains pas que la réclame élève jamais un mauvais artiste à la gloire. Les hommes d'un vrai mérite finiront par atteindre et garder le rang auquel ils ont droit, et les intrus disparaîtront dans le néant. Mais ce n'est pas un petit mal que les chemins qui mènent à la renommée soient encombrés par des troupes de prétendants tapageurs, intriguants et coalisés, qui sans doute ne parviendront pas au but mais qui pourront barrer la route, en attendant, à de meilleurs qu'eux-mêmes. Tous ceux qui ne veulent pas s'avilir en se joignant à cette indécente cohue doivent se résigner à être bousculés et piétinés. Aussi voit-on de bons artistes, rebutés par une telle mêlée, se retirer peu à peu de la presse et rentrer dans le silence. D'autres prennent le parti d'employer les mêmes moyens, par lesquels leur rivaux remportent de si rapides avantages. Ce parti ne vaut pas mieux que l'autre. Ceux qui ne veulent pas s'abaisser aux procédés à la mode sont souvent découragés. Ceux qui s'y abaissent sont toujours diminués... Et ce n'est pas non plus un petit mal que l'entreprise de démolition dont j'ai parlé travaille à ruiner toute beauté et à ternir toute gloire. Les artistes et le public s'accoutument à ignorer ou à dédaigner tout ce qui a fait la grandeur de l'art et de l'esprit humains depuis que la civilisation a commencé d'exister : pareils à des barbares nés d'hier, ils ne vivent plus que dans le présent. Enfin, cette manière, de traiter les grands hommes de jadis ou d'hier est à la fois ingrate et ridicule. Comme l'a dit un sage, « il est révoltant que les bienfaiteurs de l'humanité, après avoir été injuriés par les sots de leur génération pour être allés trop loin, soient encore injuriés par les sots des générations suivantes pour n'être pas allés assez loin ».

* *

On lit dans une antique fable de l'Inde qu'un pieux brahmine, ayant fait vœu de sacrifier un mouton, sortit de chez lui pour acheter la victime. Or, dans son voisinage, vivaient trois hommes subtils, qui connaissaient son vœu, et s'entendirent pour en tirer parti. Le premier le rencontra comme par hasard, et lui dit : « Tu veux acheter un mouton ? J'en ai justement un qui convient à merveille pour un sacrifice. » Et il lui montra une bête impure, un vilain chien borgne, boiteux et galeux. Sur quoi le brahmine s'écria : « Imposteur, qui touches des animaux immondes et qui dis des choses mensongères, appelles-tu ce roquet un mouton ? — Certes, répondit l'autre, c'est un mouton de la plus belle toison, et de la chair la plus fine. » Sur ces entrefaites, arriva l'un des complices. « Que les dieux soient bénis ! s'écria ce second larron, Je n'aurai pas la peine d'aller au marché pour chercher un mouton. Combien veux-tu vendre celui-ci ? » Quand le brahmine entendit ces paroles, son esprit commença de se troubler. « Ami, dit-il pourtant au nouveau venu, prends garde à ce que tu vas faire ; cet animal n'est pas un mouton ; ce n'est qu'un impur roquet. — O brahmine, répliqua le complice, tu es aveugle, ou atteint de folie. » A ce moment, le troisième larron s'approcha. « Demandons à ce passant, dit le brahmine, quelle est la bête que voilà, et je me soumettrai à son jugement. » Les autres y consentirent et le brahmine interrogea : « Etranger, comment appelles-tu cet animal ? — Assurément, brahmine, dit le prétendu passant, c'est un mouton, un beau mouton, le plus beau mouton que j'aie vu. » Le brahmine fut convaincu qu'il avait été frappé d'aveuglement ; il se confondit en excuses, s'extasia sur la beauté du faux mouton, et l'offrit orgueilleusement aux dieux. Mais les dieux ne bénirent point son sacrifice... Ce vieil apologue nous montre une assez bonne image de notre art le plus moderne. Le vendeur du chien, c'est l'auteur. Les autres larrons sont les faiseurs de réclame. Ne soyons pas le brahmine.